

Un territoire de travail Entretien avec Jean Marc Dalpé

Michel Vaïs

Numéro 114 (1), 2005

Échos d'Amérique

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/24894ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Vaïs, M. (2005). Un territoire de travail : entretien avec Jean Marc Dalpé. *Jeu*, (114), 134–137.

Un territoire de travail

Entretien avec Jean Marc Dalpé

Y a-t-il un imaginaire américain à l'œuvre dans votre pratique du théâtre et, si oui, comment se manifeste-t-il ? Par les thèmes, par l'écriture, par les personnages mis en jeu ?

Jean Marc Dalpé – Il y a certainement une influence américaine qui teinte l'ensemble de ma pratique théâtrale. Surtout si, en parlant d'américanité, on se réfère à toute l'Amérique du Nord et non pas aux États-Unis seulement.

Le Mexique serait donc aussi présent que les États-Unis ?

J. M. D. – Pas autant, mais les deux continents sont présents, tout le Nouveau Monde, même si j'ai été moins influencé par la littérature espagnole ou portugaise d'Amérique latine que par l'américaine, parce que je les connais moins et depuis moins longtemps. Par exemple, j'aime bien Gabriel García Márquez ou Jorge Luis Borges, ou encore Mario Vargas Llosa. J'aime beaucoup ce que ce dernier écrit, même si je ne suis pas d'accord avec sa pensée politique. C'étaient là pour moi des lectures d'adulte. Mais le cinéma et la télévision états-uniens font partie de ma culture depuis l'enfance, ce qui me différencie peut-être un peu des Québécois.

À l'époque, même si on ne captait pas les postes de la télé américaine, ces émissions entraient largement par la télé canadienne-anglaise, tout comme le cinéma américain. On les regardait toutes, en langue originale. J'aimais particulièrement Bob Hope et Bugs Bunny. C'était l'Amérique de l'industrie de l'*entertainment*, représentée par les médias.

Ma mère est une anglophone de Nouvelle-Écosse et mon père est un Franco-Ontarien d'Ottawa. J'ai donc été élevé dans une maison bilingue. Je ne voyais pas beaucoup ma famille anglaise, sauf pendant les vacances dans les Maritimes. Ce qui est un peu bizarre, c'est que je suis allé à l'école française et que tous mes amis étaient francophones. C'est notre langue paternelle, minoritaire dans la région, qui a dominé dans la famille, avec tout de même un fond anglophone. Ma mère m'a toujours parlé anglais, et moi je lui parle en français. Il y a donc chez moi d'un côté une culture anglo-protestante rurale de l'Est canadien (mon père haïssait ça !) et, de l'autre côté, un monde urbain, catholique et francophone. J'ai passé une partie de ma vie à Ottawa et une autre de l'autre côté de la rivière, à Hull. Je suis donc un vrai « Canadien » – ce qui ne fait pas nécessairement de moi un fédéraliste, comme mon ami Normand Canac-Marquis n'arrête pas de le dire à tout le monde ! (*Éclat de rire.*)



Le Chien de Jean Marc Dalpé, mis en scène par Brigitte Haentjens (Théâtre du Nouvel Ontario/CNA, 1988). Sur la photo : Roger Blay et Roy Dupuis. Photo : Jean-Guy Thibodeau.

À votre avis, la présence de l'Amérique a-t-elle évolué dans votre écriture, depuis votre première pièce solo, *le Chien* ?

J. M. D. – Ce qui me vient à l'esprit, c'est que je suis de plus en plus conscient de certaines influences parce que je lis davantage, parce que j'y réfléchis et parce qu'on me pose des questions. Par exemple, dans *le Chien*, plusieurs thèmes me rattachent à la littérature américaine. Le fils qui part et qui revient, les grands espaces, la thématique de l'errance, ou ce qu'on trouve dans un grand classique comme *You Can't Go Home Again* de Thomas Wolfe. Plus tard, lorsque je me suis intéressé au milieu du sport (la boxe, les courses de chevaux), puis à celui de la pègre, j'ai dévoré les genres populaires

de la littérature américaine. Cette mythologie de gangsters m'a nourri et ressort plus tard dans mon écriture. Il y a aussi chez moi une attitude face au travail qui me semble plus américaine qu'euro péenne. Cela se concrétise par un théâtre souvent plutôt réaliste, attaché à raconter une histoire de manière accessible, pour parler de la vie concrète. Ce qui fait que je me sens plus proche d'auteurs comme David Mamet ou Sam Shepard que de ceux qui sont de l'autre côté de l'Atlantique. Cela dit, ce n'est pas toujours aussi tranché; en fait, il s'agit plutôt d'une position face à un projet d'écriture, et qui a à voir avec la manière dont je veux agir sur le monde.

Sur le plan de l'écriture même, voyez-vous des traces d'américanité? Vous avez la réputation d'être un auteur qui travaille beaucoup son style, cherche le ton juste, aime polir ses mots et bien travailler ses dialogues; n'y a-t-il pas davantage de Français que d'Américains qui s'intéressent autant que vous à leur langue?

J. M. D. – Peut-être, mais quand on relit les textes de Mamet ou de Shepard, on se rend compte qu'ils sont aussi extrêmement travaillés. J'ai choisi d'utiliser une langue très marquée par l'oralité, ce qui m'éloigne généralement du théâtre français, qui est d'une langue plus littéraire que populaire. Cela me rapproche en revanche des auteurs d'Irlande, d'Écosse ou du Pays de Galles, que je découvre par l'entremise de Jean-Denis Leduc de la Licorne. J'aime bien aussi atteindre un rythme musical, jazzé.

Cette américanité est-elle assumée, intégrée dans votre travail, ou essayez-vous de vous en distancer? Est-ce même une question que vous vous posez, maintenant que vous en êtes de plus en plus conscient?

J. M. D. – Je l'assume complètement. Je ne m'y oppose pas. C'est le territoire avec lequel je travaille.

Cela dit, du simple fait que vous écrivez en français plutôt qu'en anglais, on ne peut pas vous prendre pour un Américain... Vos pièces ont cependant été traduites en anglais. Comment cela se passe-t-il?

J. M. D. – Je n'ai aucune idée de la façon dont les Américains accueillent mon théâtre. Mais du côté du Canada anglais, ça ne marche pas tellement bien jusqu'à présent. *Le Chien* a été bien reçu, mais c'était notre propre production, mise en scène par Brigitte Haentjens au Théâtre du Nouvel Ontario et jouée par les acteurs de la création en français et en anglais. *Trick or Treat* n'a pas marché très fort. Ce n'est pas une question de traduction; c'est un

Eddy de Jean Marc Dalpé, mis en scène par Brigitte Haentjens (Nouvelle Compagnie Théâtrale, 1994). Sur la photo: Pierre Lebeau (Eddy), Robin Aubert (Vic) et Luc Proulx (Maurice). Photo: Josée Lambert.



Trick or Treat de Jean Marc Dalpé, mis en scène par Fernand Rainville (Théâtre de la Manufacture, 1999).
Sur la photo : Maxime Denommée (Mike), Pierre Curzi (Ben) et David Boutin (Cracked). Photo : Yves Renaud.



mystère. Toutes mes pièces ont été traduites, j'ai eu de bons traducteurs, de bons metteurs en scène, des productions intéressantes. Par exemple, on a joué mon théâtre au Factory Theatre, à la Great Canadian Theatre Company, et *Eddy (In the Ring)* m'a été commandé par le Festival de Stratford. Certaines personnes aiment ça, mais il y a peut-être un écart culturel qui fait que cela ne lève pas autant qu'au Québec. Cela ne semble pas être dû au texte ni à la traduction; peut-être à la compagnie ou aux acteurs. Ou au fait que ce soit très proche des Canadiens anglais, mais quand même différent d'eux. Lors d'un colloque, un intellectuel canadien-anglais a dit récemment que ça faisait leur affaire de pouvoir écarter la parole d'un Franco-Ontarien. Je ne sais pas s'il a dit ça pour me faire plaisir... (*Éclat de rire.*) Je ne pense pas !

Comment pouvez-vous caractériser le jeu nécessaire de la part des comédiens qui portent votre parole ?

J. M. D. – Mes textes sont très exigeants parce qu'ils comportent une rythmique musicale. Les acteurs doivent se laisser porter par cette musique et, en même temps, nourrir leur jeu d'une grande vérité, ce qui fait penser au travail de l'Actor's Studio à son meilleur. En même temps, je leur impose une exigence technique. On atteint les meilleurs résultats quand les acteurs se laissent porter par cela.

Ce sont surtout des hommes ?

J. M. D. – C'est vrai, dans *Trick or Treat* et dans *Temps dur* (pour la télévision), mes personnages sont surtout des gars. Mais dans ma prochaine pièce, il y aura plusieurs rôles de femmes. Elle sera jouée au cours de la saison 2005-2006 à la Licorne. Le titre provisoire est *Août*, mais il va probablement changer parce que, dans les médias électroniques, on se demandera toujours si ça s'écrit *Ou*. Je dois donc trouver autre chose... **J**